

Zeitschrift: Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 19 (1962)
Heft: [7]

Artikel: Hommage à un grand voyageur : Jean-Jacques Rousseau
Autor: Pellaud, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-996209>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

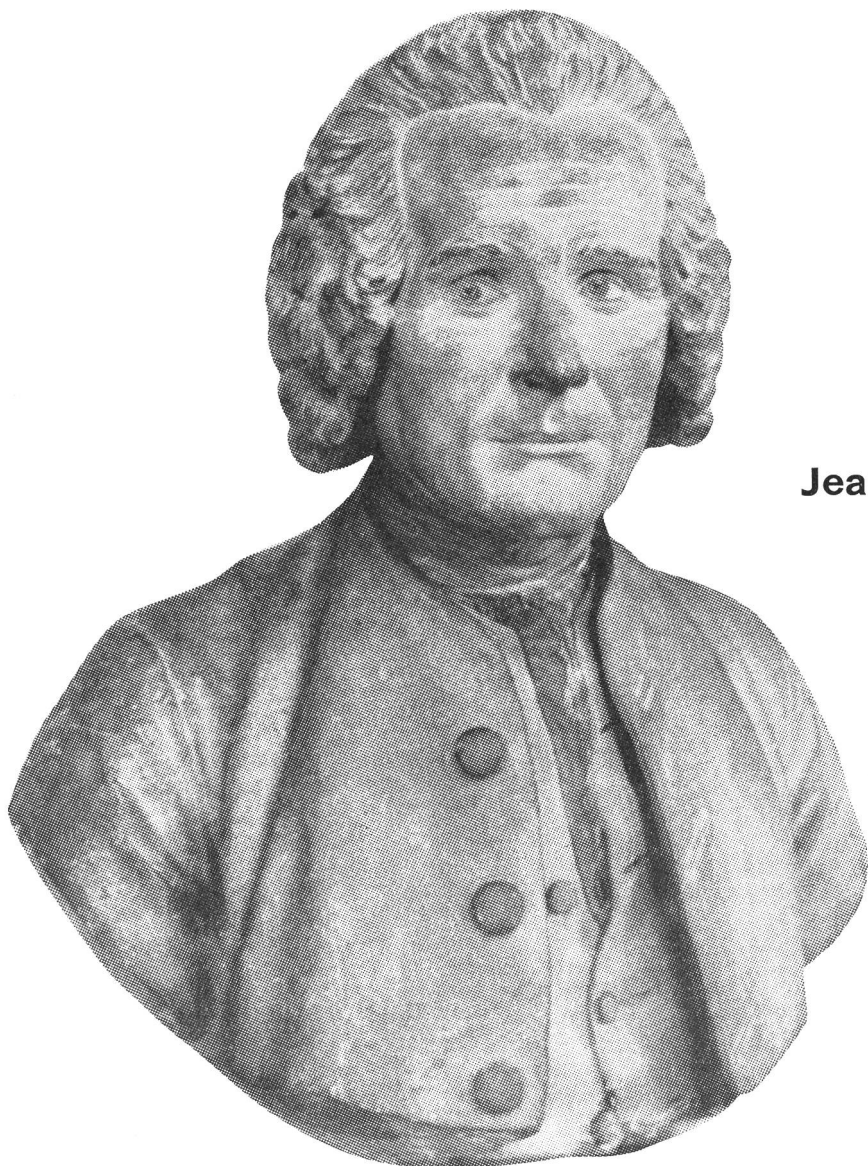
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Hommage à un grand voyageur : Jean-Jacques Rousseau

S'il est un homme qui mériterait d'être appelé le « père du tourisme pédestre » c'est bien l'écrivain-philosophe et naturaliste Jean-Jacques Rousseau dont la Suisse a célébré, cette année avec éclat, le 250ème anniversaire de la naissance. On se souvient, en effet, que le 3 juin dernier, d'authentiques diligences, en grand équipage de l'époque, s'en vinrent de Bruxelles, de Francfort, de Lyon, de Paris, de Milan et de Munich à la Neuveville sur les bords du lac de Bienna, d'où, en barques savamment décorées, on gagna l'Île St-Pierre qui revêcut ainsi, quelques heures durant, les « joyeux dimanches » si chers au cœur de Rousseau !

Durant les mois de juillet et d'août, d'autres manifestations artistiques, folkloriques et littéraires animeront l'esplanade du Pavillon vers lequel l'auteur de « La Nouvelle Héloïse » passa, de son propre aveu, les plus belles heures de son existence de vagabond : « De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes !) aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'Île St-Pierre, au milieu du lac de Bienna » et par ailleurs il disait encore : « J'aurais voulu être tellement confiné dans cette île, que je n'eusse plus de commerce avec les mortels, et il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me soustraire à la nécessité d'en entretenir ». Et son vœu dans sa « Vème rêverie d'un promeneur solitaire » : « Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette île chérie, sans en ressortir jamais ».

Qui est Jean-Jacques Rousseau ?

Il naquit à Genève, le 28 juin 1712. Sa mère mourut en le mettant au monde et son père, bohème et vagabond, s'occupait tant bien que mal de lui jusqu'à l'âge de 10 ans en l'initiant aux œuvres de Plutarque qui le marquèrent profondément. De souche protestante, Jean-Jacques fut confié alors à son oncle Bernard qui tenta vainement de lui faire suivre un apprentissage, tout d'abord, comme horloger, puis comme pasteur, procureur et finalement comme graveur. A la suite de quelques larcins, il s'enfuit à Confignon en Savoie où le curé du village l'exhorta à se convertir au catholicisme, aidé en cela par Mme de Warens dont les mœurs extravagantes eurent d'assez fâcheuses répercussions sur son jeune et timide prosélyte.

Dès lors les aventures sentimentales et autres de Rousseau ne se comptent plus ; sa conduite et surtout la publication de certains de ses écrits en font un proscrit et l'obligent à fuir sans cesse la vindicte des hommes. Il est en quelque sorte « le voyageur malgré lui » franchissant des centaines de kilomètres à pied, telle cette marche de Neuchâtel à Paris, en l'espace de 15 jours. Nous laisserons à nos lecteurs le soin de consulter les ouvrages bibliographiques le concernant ou plus simplement de lire les « Confessions » qu'il a lui-même rédigées pour suivre les invraisemblables péripéties de ce « Caïn de la plume » que Voltaire qualifiait de « som-

bre énergumène... et d'ennemi de la nature humaine... » mais qui faisait dire, d'autre part, à Bernardin de Saint Pierre : « La philosophie de Voltaire est celle des gens heureux... Rousseau est le philosophe des malheureux... il plaide leur cause et, pleure avec eux... Cependant, après avoir lu leurs ouvrages, nous éprouvons souvent que la gaieté de l'un nous attriste et que la tristesse de l'autre nous console ».

Le père du tourisme helvétique

Ce que nous voulons retenir de lui, en exergue de ces pages tout spécialement consacrées à l'excursion à pied, c'est le rôle extraordinaire que ce philosophe errant et solitaire joua sur le plan touristique, notamment dans le domaine de l'exploration et de la découverte des beautés de la nature (« La Nouvelle Héloïse ») et aussi sur celui de l'éducation de la jeunesse par son ouvrage « Emile ou de l'Éducation », ce remarquable traité d'éducation dans lequel l'auteur tente de justifier ses errements et surtout de racheter une conduite de reniements et d'abandons.

A Neuchâtel. Dans la petite plaquette qu'il lui a consacrée, l'écrivain neuchâtelois Charly Guyot a fort heureusement retracé le séjour que Jean-Jacques Rousseau fit dans la Principauté neuchâteloise, en 1730 et 1731 : « Il avait dix-huit ans lorsque, pour la première fois, dans l'hiver 1730 à 1731, il séjourna chez nous. Promeneur déjà solitaire, il préférerait à la ville, la campagne : « Les dimanches et les jours où j'étais libre », nous raconte-t-il, « j'allais courir les campagnes et les bois des environs, toujours errant, soupirant, et quand j'étais une fois sorti de la ville, je n'y rentrais plus que le soir ». Ami de longues randonnées, il gravit jusqu'aux crêtes de notre Jura et c'est alors qu'il découvrit le paysage si caractéristique de nos hautes vallées. En 1758, dans sa « Lettre à d'Alembert », il évoquera « ce spectacle assez agréable et peut-être unique sur la terre, une montagne couverte d'habitations, dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ». Cette contrée, peuplée de paysans-horlogers, Rousseau ne la pas précisée, ne peut être que la Vallée de la Sagne et des Ponts. Nos « Montagnons », Jean-Jacques les a trouvés « passablement instruits » épris de lecture et de musique. Il dit avoir reçu d'eux « la plus franche hospitalité ». Plus tard, rêvant à nos paysages, l'écrivain soupirait : « Faut-il ne revoir plus cet heureux pays ! » Il le revit pendant un peu plus de trois ans lorsque, expulsé de France, en 1762, il vint s'installer à Môtiers. Séjour qui débuta fort bien, mais qui, on le sait, finit fort mal, les gens du village l'ayant chassé à coups de pierre. Le pays de Neuchâtel ne fut plus dès lors, pour lui, un « heureux pays » et la population du Val de Travers ne constitua plus pour Rousseau, à quelques notables exceptions près, qu'en un ramassis de gens « à la langue empoisonnée, distillant plus de venin que tous les serpents de l'Afrique ».

Pauvre Jean-Jacques, à toutes les étapes de sa douloureuse existence, il arrive toujours un moment où la société de ses semblables lui devient odieuse. Il ne lui reste de ressource que de fuir, comme il le dit « au pays des chimères, le seul digne d'être habité ». Ces chimères, c'est au sein de la nature qu'il les poursuit, qu'il les caresse. Et s'il en est venu à penser beaucoup de mal de nos ancêtres, il n'a cessé, et jusqu'au terme de sa vie, d'aimer nos paysages et d'en garder, au plus profond de lui-même, une secrète nostalgie.

C'est ainsi qu'il parcourut tout le Jura neuchâtelois, prenant plaisir à s'enfoncer dans la forêt, pour atteindre les hauts pâturages, où se dressent, ça et là « ces sapins si grands, si beaux quand on est dessous ». Avec quelques amis, il organise des expéditions à la Ferme Robert, au Chasseron et plus loin encore puisque, pendant toute une semaine, il s'en va, une fois, explorer les parages du Doubs, en compagnie du naturaliste Abraham Gagnebin de la Ferrière, dans la maison duquel il

habita pendant une dizaine de jours, en 1765, pendant ses excursions botaniques. Car, à côté de sa passion de l'excursion, il était un fervent botaniste et herboriste et rarement un spécialiste de cet art ne poussa plus que lui le soin de la délicatesse dans l'arrangement des plantes dans ses collections qui étaient importantes. Son « moussier » était, paraît-il, un chef d'œuvre d'élégance. En Valais : C'est en partie à Rousseau aussi que le Valais doit son extraordinaire essor touristique.

Ayant parlé du Valais dans sa « Nouvelle Héloïse », tout le monde voulut s'y précipiter. Plus de deux cents ans avant lui, Rabelais avait inspiré la terreur des Alpes aux hommes en écrivant :

« Tous les diables sont par les vallées », après avoir franchi le massif de la Jungfrau, de Berne à Sion. Quinze ans plus tard, Olivier de Magny écrivait, à son tour, en vers, « qu'il aimerait mieux être durant trente jours en danger de naufrage que de passer une fois encore les alpes ». C'est alors que, comme un rayon de soleil dans un ciel tourmenté d'orages, parut, en 1761, « La Nouvelle Héloïse » de Jean-Jacques Rousseau dont le succès fut immédiat et prodigieux. Dès la mise en vente, on se dispute les volumes ; on passe les nuits blanches à les lire ; les loueurs de livres ne les cèdent qu'à prix d'or. Le triomphe est durable. De 1761 à 1800, il paraît environ soixante-dix éditions, dont une trentaine dans les œuvres et une quarantaine isolées. C'est, à beaucoup près, si l'on en excepte Voltaire, le plus grand succès de librairie du siècle ».

Dès lors, la Suisse devint à la mode ! Les alpes attirèrent les voyageurs et les peintres.

Ce fut l'invasion soudaine. La place et le confort manquaient naturellement. L'archéologue Jacques Chambry, visitant la Suisse, en 1874, écrit que, pris au dépourvu, un aubergiste de Brienz lui avait offert de partager le lit d'une femme de 83 ans, Mme de la Briche, à la même époque, dut coucher dans une chambre remplie de fromages. En 1805, Ulrich Haguer dut accepter une chambre déjà occupée par cinq dames ! C'était, disait-on le bon vieux temps !

Pour d'autres, la lecture de la « Nouvelle Héloïse » fut une révélation du « paradis terrestre » ! Goethe, dans ses « Mémoires » parlant des comtes de Stollberg, raconte : « Les bains dans les lacs suisses leur parurent la première manifestation de leurs rêves poétiques. En Suisse on ne peut pas résister à la tentation de se plonger dans les rivières ou dans les lacs... Mais l'éclatante nudité des corps se voyait de loin et fit scandale. Ces bons jeunes gens qui, sans songer à mal, se montraient à demi-vêtus comme les bergers des idylles ou entièrement nus comme les dieux du paganisme, furent avertis par des amis qu'ils se trouvaient, non pas dans un pays sauvage, mais dans un Etat qui tenait à conserver les mœurs pures du passé ».

En guise d'adieu

Tout dans l'œuvre de Rousseau n'est pas digne d'admiration. Loin de là ! Il appartient au lecteur averti de faire preuve de discernement et de compréhension aussi, à l'égard de cet enfant livré au hasard par la mort de sa mère et l'insouciance de son père, de ce précepteur médiocre qui dut, pour incapacité, renoncer à sa tâche, de ce père dénaturé qui mit aux Enfants trouvés ses cinq enfants, de cet époux qui abandonna sa compagne, de ce chrétien qui abjura à deux reprises la foi qu'il avait pourtant juré de défendre...

Plus qu'au polémiste tourmenté et persécuté, nous retiendrons, quant à nous, le souvenir de ce fervent de la nature, piqueniquant avec ses amis sur un des sommets du Jura ou effectuant d'interminables randonnées en compagnie de son chien, armé de son inséparable canne et de son herbier et redescendant du Chasseron sous l'orage « crotté jusqu'au dos et mouillé jusqu'aux os ».

Francis Pellaud